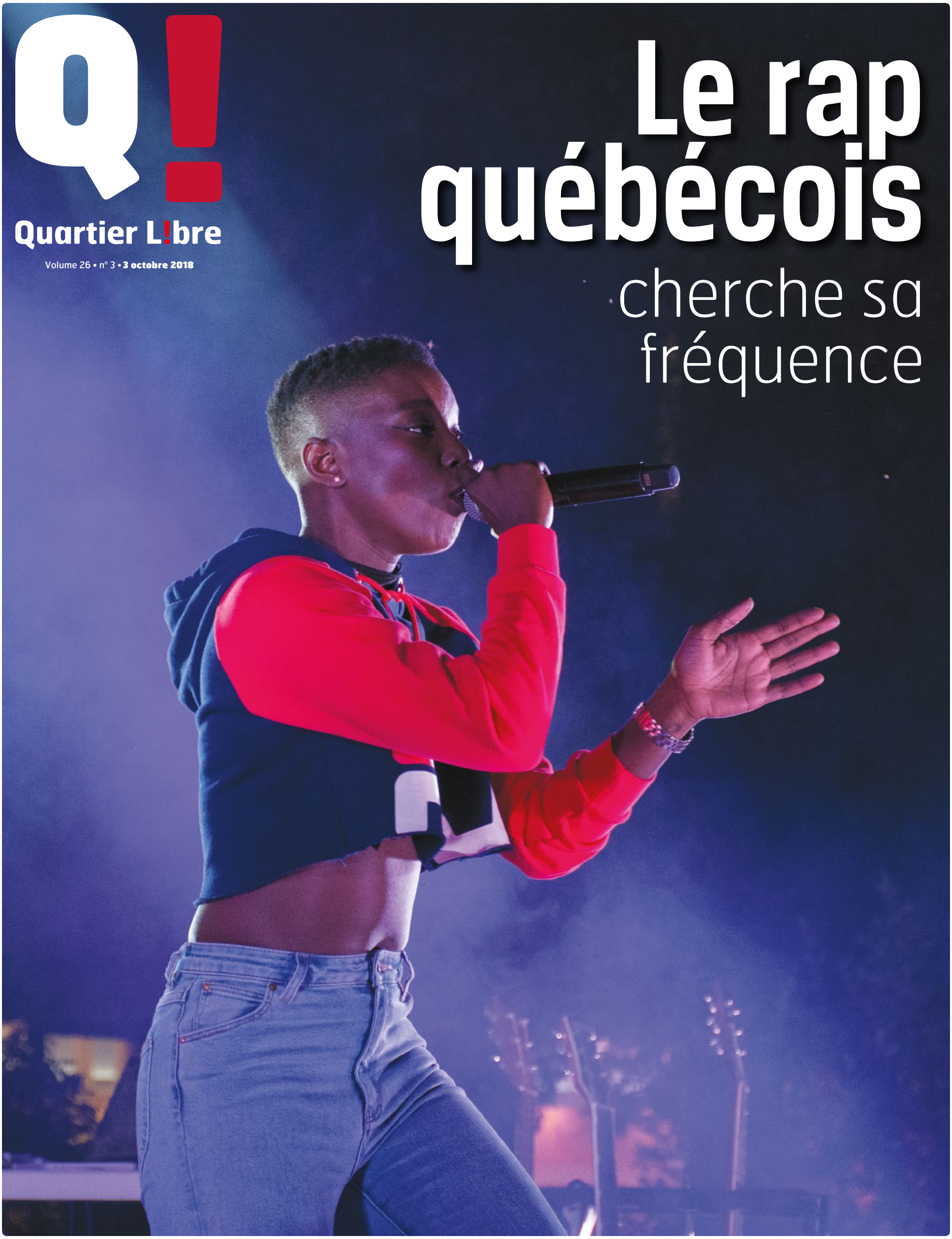
Q!
Quartier L!bre
Volume 26 • nº 3 • **3 octobre 2018**

Le rap québécois cherche sa fréquence



CANNABIS
sur le campus

COMPOSTAGE
projet pilote

CLIMAT
santé mentale

SOMMAIRE

ÉDITO
Make Kanye Great Again 2

CAMPUS
PARENTHÈSE
Centraliser l'entraide étudiante 3

INITIATIVE ÉTUDIANTE
Concours de beauté au poil 3

DIPLÔMÉS DE L'UdeM
Sortir du lot 4

NOUVEAU PROGRAMME
Éthique sur tous les plans 5

DÉVELOPPEMENT DURABLE
Chasse aux pailles à l'UdeM 10
Projet pilote de compost 10

DOSSIER FUMÉE
TABAC
Éteindre la cigarette 6

SENSIBILISATION
Une campagne pour garder la face .. 6

CANNABIS
Ganja place de la Laurentienne 7

SOCIÉTÉ
CHANGEMENTS CLIMATIQUES
La température de la santé mentale ... 12

PÉDAGOGIE
La presque révolution 13

NUTRITION SPORTIVE
Une autre source d'énergie 14

SANTÉ
Se soigner par les arbres 14

CULTURE
MUSIQUE
Le rap à l'assaut des médias 11

CINÉMA
Ciné Québec : ça tourne toujours ... 15

COMMUNICATION
Vous ne dépasserez pas ! 15

FÊTE CULTURELLE
Cultiver les liens 17

CINÉMA
Le genre à la mode 18

SORTIES
Lumière sur la matérialité 19
Casser les codes 19
Exposer l'exil 19

ÉDITO

MAKE KANYE GREAT AGAIN

Le rap est partout. Et nulle part à la fois. En fait, ça dépend de quel côté on se place.

Il est intéressant de voir le contraste existant entre la présence de ce genre musical sur les réseaux sociaux et sa visibilité dans les médias traditionnels (voir page 15). Les rappeurs comme Drake ou Nicki Minaj comptent plus de 50 millions dabonnés sur Instagram. Kanye West fait la pluie et le beau temps sur Twitter (et la météo est plutôt sombre actuellement).

Le traitement des médias généralistes ressemble plus à celui d'un grand frère qui regarde le petit dernier grandir, avec un air amusé et de loin, sans se rendre vraiment compte qu'il est déjà un homme.

Le tableau n'est pas si noir que ça si on regarde les derniers mois au Québec. Les Francofolies de Montréal ont donné une place importante aux artistes venant de la scène rap avec des concerts sur la scène Bell, réservée aux grands évènements, du collectif Alaclair Ensemble ou la réunion d'artistes influents autour du projet Rapkeb Allstarz. Ils étaient plus d'une dizaine sur les scènes gratuites cette année.

Loud, la nouveau pépite montréalaise a même vu son titre *Toutes les femmes savent danser* passer sur les ondes de CKOI ! Il a d'ailleurs confessé sur le plateau de *Tout le monde en parle* avoir écrit la chanson dans l'espoir de la rendre « passable » en radio.

Ne serait-ce pas brimer la créativité sur l'autel de la normalisation ?

Loud ne semblait pas trop frustré par cette démarche artistique qu'il assume complètement. Parce qu'au fond, il le sait lui aussi et il le dit. La radio a de la concurrence et le streaming gagne en importance. Il a même déjà remplacé la radio dans le cœur des jeunes*.

Photo : Wikimedia Commons | Exile on Ontario St.

Le collectif rap Alaclair Ensemble a donné le coup d'envoi des Francofolies de Montréal cette année.

Nouveaux paradigmes

Les mentalités évoluent et les habitudes changent. C'est notamment le cas des habitudes de consommation.

L'UdeM l'a compris. Le compost a fait son apparition et les pailles ont été bannies du campus (p. 10). Des gestes simples et peu contraignants. De là à y voir une révolution dans le traitement des déchets et une réduction drastique de l'empreinte écologique du campus, c'est encore un peu tôt…

Certaines tendances que l'on pensait passagères semblent s'ancrer dans les mentalités. Des sportifs prennent goût aux régimes alimentaires spéciaux (p. 14) sans que cela n'altère leurs performances.

Des influences asiatiques arrivent et nous poussent à revoir notre façon de présenter l'information (p. 16) et de nous soigner au contact des arbres (p. 14).

Une question de point de vue

Attention néanmoins à ne pas trop en faire. Vous pourriez offenser certaines personnes. Je n'ai rien contre le concept d'appropriation culturelle. Certaines personnes essaient simplement de combattre la culture impérialiste qui cherche à s'accaparer les codes qu'elle ne maîtrise pas.

Il faut faire attention à ne pas tomber dans l'excès inverse et parfois pardonner la maladresse de certains gestes sans y voir une quelconque manigance.

Savoir faire la part des choses est important. Dans la vraie vie comme sur les réseaux.

* Le journal de Montréal, « La radio toujours numéro 1 au Canada devant la musique en continu », 11 mai 2017

AG

Quartier L!bre vous convie à son assemblée générale annuelle.
Le jeudi 18 octobre, 11h45 au Pavillon 3200, rue Jean-Brillant, local B-3245
(Plus d'information sur quartierlibre.ca ou facebook.com/QuartierLibre.ca)
PIZZA GRATUITE POUR TOUS

Prochaine réunion de production : les mercredis 3 et 17 octobre à 16 h 00 au local B-1274-6 du pavillon 3200, rue Jean-Brillant.

RÉDACTEUR EN CHEF
Thomas Martin
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE SECTION
CAMPUS
Marianne Castelan
campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ
Zacharie Routhier
societe@quartierlibre.ca
CULTURE
Romeo Mocafico
culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE
Zacharie Routhier

Quartier L!bre

Manon Bourhis, Inès Cavaller, Jean-Baptiste Demouy, Chloé Dioré de Périgny, Mélanie Dussault, Anna Luna Rossi, Liza Leblond, Emma Guerrero-Dufour, Nicolas Jeanneau, Éloise Martel-Thibault, Hélène Poulain, Cédric Thévenin, Esther Thommeret, Leeloo Vernet

CORRECTEURS
Gustavo Basaldua
Gaëlle Varnier-Brunet
RÉVISEUR
Julien Besse

PHOTOGRAPHE
Alpha Coulibaly
DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse
PUBLICITÉ
Accès-Média | accesmedia. com
IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514 343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site web : www.quartierlibre.ca
Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
8 octobre 2018
PROCHAINE PARUTION
17 octobre 2018

CENTRALISER L'ENTRAIDE ÉTUDIANTE

L'étudiant au baccalauréat en administration des affaires à HEC Léo Celerier, a créé *Jak* avec la participation de sept autres étudiants. Cette application mobile regroupe adresses et bons plans à Montréal.

PAR MÉLANIE DUSSAULT

«*On veut offrir un vrai outil d'intégration pour les étudiants à Montréal,* raconte Léo. *L'application comprend notamment des adresses de bars, clubs, cafés, restaurants et bibliothèques.* » Il explique que les suggestions de bons plans proviennent des étudiants eux-mêmes. Ils les proposent directement à l'aide de l'application. Ensuite, les suggestions sont évaluées par les développeurs et mises en ligne.

Développement de l'idée

« Au départ, l'idée de concevoir une application est venue de l'actuel président de Jak *et étudiant au baccalauréat en administration des affaires, Clément Servant,* déclare Léo. *Il a pensé à créer une plateforme où les étudiants pourraient échanger leurs bons plans avec d'autres étudiants.»*

> *« C'est un travail constant et il faut bien qu'on tienne en haleine notre communauté à travers l'application. »*
>
> **Léo Celerier**
> Étudiant au baccalauréat en administration des affaires à HEC

L'application a été lancée en 2017.

Photo : Alpha Coulibaly

Léo raconte que Clément s'est appuyé sur le constat qu'à Montréal, beaucoup d'étudiants ne sont pas originaires de la ville, et ne connaissent peut-être pas les bonnes adresses pour manger ou se divertir. Selon le rapport annuel 2016-2017 du Bureau de coopération interuniversitaire, les universités montréalaises ont accueilli plus de 33 000 étudiants étrangers en 2017, ce qui constitue une hausse de 10,3 % par rapport à 2016.

Élection perdue

Les créateurs ont proposé l'idée lors des élections du comité d'intégration de HEC en 2017. Ce comité a pour but de faciliter l'arrivée des nouveaux étudiants étrangers dans l'établissement. Clément, Léo et les autres membres n'ont pas été élus. *« C'était un échec,* confesse Léo. *Mais vu le succès de l'idée et le nombre de téléchargements durant la campagne de cette application, on a eu l'idée de continuer parce que c'était déjà une super expérience. »*

Défis importants

Léo admet que maintenir une application attrayante pour les étudiants n'est pas chose facile. *« C'est un travail permanent, il faut renouveler les adresses, enlever celles qui ne plaisent pas aux étudiants, rajouter celles qu'on partage,* avoue-t-il. *C'est un travail constant et il faut bien qu'on tienne en haleine notre communauté à travers l'application. »*

Des projets d'avenir

À l'avenir, Léo et ses collègues espèrent que *Jak* deviendra une référence pour les étudiants. *« La finalité est de conclure des partenariats avec toutes les associations des universités de Montréal afin de bâtir une passerelle reliant comités, associations et étudiants »,* confirme Léo. L'objectif à long terme est de faciliter l'intégration des étudiants et de créer une vie étudiante plus active et diversifiée.

UN CONCOURS DE BEAUTÉ AU POIL

Les animaux de compagnie ont récemment été mis à l'honneur par un concours de beauté. Organisé sous l'égide du Fonds étudiant pour la défense juridique des animaux (FEDJA), l'évènement inédit incarne les valeurs défendues par ce comité de l'UdeM.

PAR NICOLAS JEANNEAU

«*C'est une excellente idée, surtout au milieu du stress des études, car cela amène un peu de légèreté et de* fun *dont on a parfois besoin »,* se réjouit l'étudiante de premier cycle en droit et participante Sarah Fortin, après avoir soumis la candidature de son chat, Génie.

Défilé d'amour

La page Facebook du FEDJA a donné l'occasion aux participants de partager une photo de leur animal en précisant le prénom et l'âge de ce dernier, mais aussi ce qui le rend unique aux yeux de son maître. Si l'évènement a été conçu pour faciliter la promotion du comité, il a aussi permis de valoriser l'exemple de maîtres attentifs à leurs petits compagnons. *« C'est important d'encourager les étudiants à adopter un animal de compagnie et à en prendre soin, d'autant plus que cet apprentissage peut vraiment améliorer leur équilibre de vie »*, explique la présidente du comité Amélie Lafrance.

Entrée en matière

Le concours s'est clôturé le 28 septembre lors de la proclamation du grand vainqueur, Bum, un pug de 10 ans (voir photo ci-contre) choisi par les internautes et couronné Mister FEDJA 2018, mais l'action du comité ne s'arrête pas là. *« Nous espérons sensibiliser le milieu étudiant aux enjeux éthiques et juridiques des animaux de compagnie, mais aussi de ceux d'élevage qui ne sont pas protégés par la loi »*, ajoute Amélie.

En tout, 33 animaux ont participé à la compétition.

Photo : Courtoisie FEDJA

Depuis 2012, le FEDJA milite pour l'amélioration de la condition animale. *« Cette année, notre programme compte une conférence, une soirée de réseautage en compagnie de juristes engagés dans le milieu du droit animal,* détaille la vice-présidente aux communications Noémie Caron. *Et même une journée dédiée à la zoothérapie, pendant laquelle les étudiants pourront venir caresser un chat et deux chiens dans un local de la bibliothèque. »* Dans le prolongement du concours, le FEDJA renouvelle ses invitations aux étudiants curieux de découvrir la défense des animaux et d'œuvrer pour son élargissement.

SORTIR DU LOT

Vingt-quatre anciens étudiants de l'UdeM ont été sélectionnés parmi les cinquante personnalités à suivre cette année par le magazine *Urbania*. Qualifiés de « personnalités qui créent l'extraordinaire », ils posent un nouveau regard sur la société actuelle. Portrait de trois d'entre eux.

PAR ESTHER THOMMERET

Photo : Courtoisie Léah Isabelle Snider

Photo : Courtoisie Julie Artacho

Photo : Courtoisie Jérôme Glad

Une analyse de la haine grâce à l'art

Ancienne étudiante en histoire de l'art à l'UdeM, Léah Isabelle Snider est actuellement doctorante à l'Université Concordia au Department of Art Education. Son projet artistique consiste à analyser la haine et les discours haineux dans l'espace public, et de s'interroger sur la place de l'artiste autour de cette problématique. Par l'intermédiaire de l'art, l'objectif est de se réapproprier les propos haineux et de les formuler autrement. *« C'est à la fois réfléchir à l'artiste comme pédagogue, mais également comme voix unique dans l'espace public »*, explique-t-elle.

Léah travaille avec le professeur Vivek Venkatesh sur un concept en particulier, le *Landscape of Hate*. Le projet consiste à récolter des images et des sons en lien avec la haine, et de les utiliser pour en faire des performances artistiques. Ces images sont ensuite réutilisées, repensées pour permettre aux spectateurs de réagir et, peut-être, d'établir un dialogue. *« Ce n'est pas juste l'idée de montrer des œuvres, ou de réfléchir à la question de la haine, mais vraiment de trouver une façon de communiquer à travers ça*, affirme-t-elle. *C'est une approche pédagogique et éducative. »* Les études effectuées à l'UdeM ont apporté à Léah une approche très classique. *« Ce que l'UdeM m'a offert, c'est vraiment la possibilité d'entrer en contact avec un corpus d'œuvres bien établies »*, conclut-elle.

« Je dois énormément à des professeurs de l'UdeM comme Louis-André Dorion, qui m'a enseigné la philosophie grecque, ou encore Jean Grondin qui a dirigé mon mémoire de maîtrise »

Jérémie McEwen
Professeur de philosophie au Collège Montmorency
et ancien étudiant de l'UdeM

Du hip-hop à la philosophie

Jérémie McEwen, qui a étudié la philosophie à l'UdeM, est professeur de philosophie au Collège Montmorency depuis une dizaine d'années, mais également chroniqueur dans l'émission de radio *C'est fou…* à Radio-Canada.

Il propose une nouvelle approche dans l'enseignement de cette matière en faisant un lien avec la musique, et plus particulièrement avec le hip-hop. Au départ assez sceptique, l'équipe professorale du collège a finalement accepté son projet, explique Jérémie. Sa proposition consiste à enseigner la philosophie en prenant comme référence des rappeurs, des musiciens et des artistes en général.

Une grande partie de son cours est basée sur l'œuvre de Tupac Shakur, mais aussi sur d'autres acteurs de l'histoire tels que Malcolm X ou encore Martin Luther King. *« J'essaye de décortiquer l'œuvre de chacun, en les mettant le plus possible sur un pied d'égalité avec les grands canons de l'histoire de la philosophie occidentale, pour voir s'il ne peut pas y avoir des dialogues entre eux »*, déclare-t-il.

Le professeur s'est lancé dans un univers qu'il ne connaissait pas à l'origine. *« J'ai fait mon chemin par moi-même, parce que dans le milieu des* "hip-hop studies" *la philosophie est relativement peu présente,* affirme-t-il. *C'est très sociologique, musicologique ou encore linguistique. »*

Quelques professeurs de l'UdeM ont joué un rôle important dans son parcours universitaire. *« Je dois énormément à des professeurs de l'UdeM comme Louis-André Dorion, qui m'a enseigné la philosophie grecque, ou encore Jean Grondin qui a dirigé mon mémoire de maîtrise »,* dit Jérémie. Aujourd'hui, il raconte avoir réussi à adopter sa propre approche, mais reconnaît qu'il doit énormément aux connaissances apprises à l'UdeM.

Des espaces collectifs contribuant à la vie en communauté

Diplômé de l'UdeM en architecture et design urbain, Jérôme Glad est le cofondateur de La Pépinière, un organisme à but non lucratif qui crée des espaces collectifs à Montréal.

Ce projet vise à développer certains quartiers de la ville en y installant des espaces de vie en communauté tels que Le Village au Pied-du-Courant, les Jardineries ou encore les Jardins Gamelin.

« En sortant de l'UdeM, ma première expérience en termes d'implication citoyenne a été de participer à la fondation de l'Association du Design Urbain du Québec (ADUQ) *avec 12 autres diplômés »*, explique le cofondateur de La Pépinière. Cette expérience professionnelle l'a amené à réfléchir aux besoins de la communauté et à la nécessité de créer un organisme comme La Pépinière qui regroupe maintenant une trentaine d'espaces dans la ville.

Jérôme affirme que son parcours à l'UdeM lui a apporté la possibilité de rencontrer de nombreuses personnes dans le domaine de l'architecture et du design urbain. *« Il s'agit principalement des rencontres, comme Christian Thiffault»* raconte-t-il. Professeur avec lequel Jérôme a travaillé après ses études, et qui l'a aidé à lancer l'ADUQ.

ÉTHIQUE SUR TOUS LES PLANS

Allier architecture et philosophie est le principe du cours Éthique et pratiques d'aménagement, nouveauté de l'automne à la Faculté de l'aménagement. *Quartier Libre* s'est adressé au professeur à l'École d'architecture et cofondateur du cours, Gonzalo Lizarralde, afin d'en savoir plus.

PAR LIZA LEBLOND

Ce cours cible les étudiants au DESS en montage et gestion de projets d'aménagement.

Photo : Pxhere.com

***Quartier Libre* : D'où vient l'initiative de créer un cours d'éthique en aménagement ?**

Gonzalo Lizarralde : En fait, cela est parti de deux sources différentes. D'un côté, le Département de philosophie avait déjà décidé d'intégrer des cours d'éthique dans les programmes des facultés qui seraient intéressées. De mon côté, j'avais envie qu'on propose un cours de ce genre aux étudiants en aménagement, parce que je crois que c'est un aspect important de la pratique. Nous sommes constamment confrontés à des problèmes d'éthique, mais il n'existait pas encore, à l'UdeM, une formation spécifique sur le sujet. Donc on s'est rencontré, Christian Nadeau [cofondateur] et moi, et nous avons décidé ensemble de mettre sur pied ce projet.

***Q. L. :* Pourquoi trouviez-vous important qu'un tel cours soit proposé aux élèves de la Faculté d'aménagement ?**

G. L. : Nos diplômés, lorsqu'ils entrent sur le marché du travail, ont des décisions à prendre qui auront inévitablement un impact direct sur la société. Ce que nous voulons, c'est former des professionnels qui auront la capacité et les connaissances nécessaires pour faire des choix raisonnés et éthiques par rapport aux différents projets sur lesquels ils auront à travailler.

***Q. L.* : Au sein du cours, comment les approches de philosophie et d'aménagement se complètent-elles ?**

G. L. : Le cours se divise en deux volets qui forment finalement un ensemble. L'équipe de Christian Nadeau (professeur au Département de philosophie) s'occupe de placer les fondements de base des différentes théories éthiques en philosophie et d'expliquer les différentes approches, alors que mon équipe s'occupe du volet architectural, de la mise en application des éléments théoriques aux enjeux particuliers de l'aménagement. L'enseignement conjoint des deux domaines vise à porter l'étudiant à se questionner sur les grands enjeux éthiques en aménagement, ce qui l'aidera, par la suite, à prendre des décisions plus éclairées en situation réelle.

***Q. L.* : Quels sont, justement, les enjeux éthiques liés à l'aménagement ?**

G. L. : Quand on fait un projet d'aménagement, celui-ci aura des conséquences sur trois différents aspects du monde : la société, l'environnement et l'objet même du projet. Les décisions que nous prenons par rapport à notre projet auront un impact direct sur la qualité de vie de la population environnante. Une population qui, de plus, n'est pas forcément « consentante » aux divers effets des projets architecturaux puisqu'elle ne peut donner son avis. Nous cherchons donc à prendre des décisions qui auront des conséquences positives sur l'environnement, mais qui pourront également profiter aux gens qui habitent la ville concernée par le projet d'aménagement.

***Q. L.* : Avez-vous un exemple d'application concrète ?**

G. L. : Oui, parfaitement. En éthique, souvent, nous avons affaire à des dilemmes. Par exemple, nous savons que les villes tentent de plus en plus d'aménager des espaces verts afin que tous puissent profiter de l'air frais et de la nature, même dans les grands centres. Par contre, cet élargissement des zones vertes a pour conséquence de densifier les zones urbaines. Il y a moins de logements disponibles et le prix de ceux-ci, par conséquent, grimpe. À ce moment-là, ça fait en sorte que les personnes moins fortunées de la société ne peuvent plus se permettre d'habiter la ville. Alors, on a un impact positif sur l'environnement, mais un impact négatif sur la population. C'est le cas, notamment, à Londres. L'inverse est aussi possible, mais dans tous les cas, face à un tel dilemme, il faut savoir faire un choix éclairé et moralement correct.

ÉTEINDRE LA CIGARETTE

Selon un récent rapport de la Société canadienne du cancer (SCC), l'adoption d'une politique sans fumée sur les campus est une tendance à la hausse au Canada. Jusqu'à présent, 65 universités et collèges ont adopté une politique allant en ce sens. La légalisation du cannabis offre une occasion aux campus de revoir leur règlementation.

PAR JEAN-BAPTISTE DEMOUY

Depuis 2016, plus de 40 établissements se sont ajoutés à la liste des campus 100 % sans fumée canadiens*. L'analyste principal des politiques de la SCC, Rob Cunningham, confirme cette tendance. *« Avec l'arrivée de la légalisation, on s'est posé la question : qu'est-ce qu'on va faire ?* interroge-t-il. *Est-ce qu'on veut que les étudiants puissent fumer sur leur campus ? Il y a eu un effet boule de neige : les universités qui ont adopté cette politique ont amené les autres à revoir leur propre règlementation. »*

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) stipule que plusieurs substances contenues dans la fumée sont cancérigènes. Ainsi, l'arrivée de la légalisation du cannabis a donné aux campus l'occasion d'améliorer leurs régulations, selon M. Cunningham. *« Si on doit sortir du campus pour fumer entre les classes, c'est une incitation pour arrêter de fumer,* estime l'analyste. *La SCC conseille à tous les campus de d'interdire* [la fumée] *pour améliorer la vie des étudiants et de tous ceux qui travaillent dans l'éducation. »*

Photo : Pixabay.com

La Société canadienne du cancer a pour mission d'éradiquer le cancer et d'améliorer la situation des personnes touchées par cette maladie.

Une politique qui fait son chemin au Québec

Au Québec, les cégeps et universités sont tenus d'avoir une politique encadrant la fumée de cigarette depuis novembre 2017. *« Vu que la règlementation était obligatoire, il y en a beaucoup qui ont pris la décision d'aller vers une politique 100 % sans fumée »,* se réjouit M. Cunningham. Aujourd'hui, plus de 30 cégeps ont adopté cette politique. Du côté universitaire, l'analyste déplore qu'à ce jour, seule l'Université McGill se soit donné comme objectif de devenir 100 % sans fumée d'ici 5 ans.

Dans l'immédiat, l'UdeM n'envisage pas d'adopter une telle politique, mentionnant entre autre sa difficulté d'application en raison de la taille du campus.

*Société canadienne du cancer, *Universités et collèges ayant des campus 100 % sans fumée au Canada* (2018)

SENSIBILISATION

UNE CAMPAGNE POUR GARDER LA FACE

La Confédération des associations d'étudiants et étudiantes de l'Université Laval (CADEUL) a récemment mis en place une campagne de sensibilisation incitant les étudiants à une consommation responsable de l'alcool et du cannabis. La campagne #GARDELAFACE a été lancée dans le contexte de la légalisation de la marijuana.

PAR ESTHER THOMMERET

La CADEUL décline l'intoxication au cannabis en six phases.

Image : Courtoisie CADEUL

L'initiative a été prise par le comité exécutif de la CADEUL l'année passée, après des discussions avec les étudiants au sein de l'Université. *« Nous pensons que c'est notre rôle, en tant qu'association étudiante, d'informer nos membres des bonnes pratiques,* affirme le président de la CADEUL, Mathieu Montégiani. *Nous voulons sensibiliser les jeunes aux problèmes de la société ou à ceux qu'ils pourraient rencontrer dans leur vie future. »*

La campagne se fera principalement par l'affichage de plusieurs pancartes sur les babillards de l'Université. La CADEUL a déjà lancé le premier volet de sa campagne concernant l'alcool, mais préfère attendre la date officielle de la légalisation avant de commencer celui sur la marijuana.

Pas d'ingestion pendant les heures de cours

La campagne de sensibilisation s'active sur un campus où la politique d'encadrement de la consommation de cannabis s'annonce légèrement plus serrée que ce qui est prévu par la loi provinciale. Cette dernière interdit notamment de fumer la substance sur les sites des établissements d'enseignement postsecondaire. *« La politique de l'Université va aller un peu plus loin, en interdisant aussi les autres manières de consommer le cannabis, comme l'ingestion »*, précise le président de la CADEUL.

L'Université a mis en place une consultation ces dernières semaines, permettant à sa communauté de donner son avis sur la politique à appliquer sur le campus. Celle-ci a abouti le 26 septembre dernier à une version finale plus souple : l'ingestion de cannabis sera permise hors des heures de cours.

« Nous n'avons aucun rôle à jouer dans la forme de l'application de la politique sur le cannabis, souligne Mathieu. *Mais nous avons bien hâte de voir les mesures qui vont être mises en place pour s'assurer que l'on n'oublie pas le cannabis au sein de l'Université. »* La CADEUL estime que cette politique va être difficilement applicable et qu'il sera compliqué pour l'Université de faire respecter l'interdiction d'ingestion de cannabis sur le campus.

GANJA PLACE DE LA LAURENTIENNE

Le 17 octobre 2018, le cannabis sera légal au Canada. L'UdeM vient d'adopter une politique d'encadrement du cannabis sur le campus.

PAR MANON BOURHIS

D'après la réglementation adoptée le 24 septembre 2018 par l'UdeM, il sera interdit de consommer, de produire, de vendre, d'échanger ou de faire la publicité du cannabis dans l'enceinte du campus, ce qui comprend tous les bâtiments et les résidences universitaires. *« La réglementation s'applique à tous,* déclare le secrétaire général de l'Université, Alexandre Chabot, de concert avec la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, *aussi bien aux étudiants, qu'aux employés et aux invités présents sur le campus.»*

Comme le prévoit le texte de loi, la possession reste légale, tant qu'elle est inférieure à 30 grammes par personne, dans un lieu public. *« Les individus sur le campus auront le droit de posséder du cannabis, dans la mesure où ils n'en font pas la vente ni la consommation »,* précise Mme O'Meara.

De même que pour l'alcool, la réglementation préconise des sanctions administratives ou disciplinaires si un individu est pris sur le fait par les patrouilles des agents de sureté. *« Les agents de sureté sur le campus s'assureront du respect de la loi, comme ils le font déjà pour la réglementation sur l'alcool et le tabac »,* précise M. Chabot.

Possibilité d'études

Comme l'explique le document officiel de l'UdeM concernant le règlement sur le cannabis, sa légalisation permettra d'effectuer des recherches plus poussées. Pour la professeure au Département de psychologie Louise Nadeau, à l'issue de ces recherches, les campagnes de prévention pourront être davantage ciblées, notamment pour les élèves qui pourraient développer des signes de dépendance.

« Le service de santé est déjà formé pour travailler avec les étudiants qui auraient pu devenir dépendants, développe Mme Nadeau. *Il existe déjà des services pour l'alcool, comme l'opération Nez-Rouge, et ces services s'adapteront à la consommation de cannabis. »* Elle rappelle également que chaque étudiant doit se montrer responsable dans sa consommation, en prenant en compte ses réactions possibles à la substance.

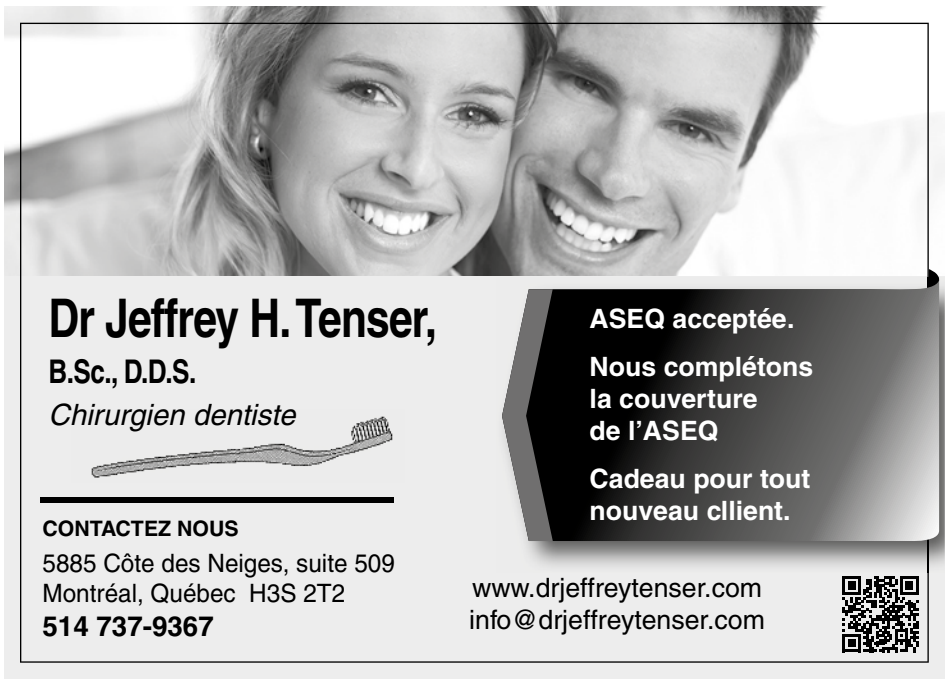
« Le cannabis, comme l'alcool, est une substance qui peut affecter l'environnement scolaire, et le travail de chacun, que ce soit au niveau de la concentration, de la mémoire, ou des relations avec les professeurs », explique la professeure dont les intérêts de recherche sont liés à la toxicomanie. Elle précise ensuite que l'UdeM pourrait mettre en place des campagnes de prévention, pour que les étudiants puissent être mieux renseignés sur ce qu'ils consomment.

Adaptation particulière

« Les problèmes sont déjà là, prévient Mme Nadeau. *Les étudiants consomment depuis longtemps. Ce n'est pas une nouvelle problématique. »* Elle ajoute qu'il serait possible de concevoir la mise en place d'un plus grand nombre de patrouilles, pour veiller à ce que les étudiants respectent la loi.

« Le cannabis peut également se manger, et contrairement à l'alcool, les effets mettent plus de temps à agir, ce qui est d'autant plus mauvais », ajoute-t-elle. De surcroît, Mme Nadeau estime que cette forme de consommation sera plus difficile à contrôler dans l'enceinte du campus.

Sur son site Internet, l'Université annonce la tenue d'une campagne éducative sur le cannabis. Cette dernière regroupera différents domaines, dont la santé publique, la toxicomanie et la psychologie.



VOX POP

La légalisation du cannabis va-t-elle influencer vos habitudes de consommation sur le campus ?

PROPOS RECUEILLIS PAR LEELOO VERNET

Photos : Leeloo Vernet

Maude Boucher

Baccalauréat en littérature

Je n'ai encore jamais consommé de cannabis sur le campus, et je ne pense pas le faire après la légalisation non plus. Je trouve que ce n'est pas vraiment une chose à faire avant d'aller en cours. Je pense que c'est une chose que l'on peut faire au cégep, mais pas à l'université. On perd toute notre productivité en cours, je ne vois pas l'intérêt.

Axel Viltart

Baccalauréat en économie

J'ai déjà fumé sur le campus, mais c'était très rare. Quand je fume, je ne suis pas très productif en cours. Après, je pense qu'avec la légalisation, on va moins se dire qu'il ne faut pas le faire et que les personnes qui fumaient très rarement sur le campus vont peut-être le faire plus souvent. Mais globalement, la légalisation ne va pas changer grand-chose à ma consommation. Enfin, s'ils ouvrent un espace réservé aux fumeurs avec des canapés et des hamacs, je pense que je fumerais plus souvent sur le campus, après les cours, entre amis.

Maëlle Reveau

Maîtrise en relations industrielles

Je ne pense pas que la légalisation va augmenter le nombre de fumeurs, car ceux qui consomment du cannabis le font déjà sur le campus. Peut-être que certaines personnes le feront occasionnellement, elles se sentiront peut-être plus à l'aise de le faire sur le campus. En ce qui me concerne, rien ne changera, je veux garder mes poumons sains et en bonne santé !

Charlotte Peytour

Baccalauréat en psychologie et sociologie

Je pense que la légalisation ne changera rien pour moi, je n'ai pas envie de fumer avant d'aller en cours. Je trouve que le cannabis, c'est bien, mais seulement en soirée.

Léa Germain Nagy

Baccalauréat en relations industrielles

Je ne fume pas, donc la légalisation ne change rien pour moi. Mais je pense que même s'il y aura un peu plus d'étudiants qui consommeront sur le campus, ça sera mieux, car ça sera plus encadré.

FAÉCUM

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Asma Bouikni
COORDONNATRICE À LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE
recherche@faecum.qc.ca

LA FAÉCUM SOUTIENT LES BIBLIOTHÈQUES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL DANS LEURS NÉGOCIATIONS CONTRE LES GRANDS ÉDITEURS

Dans les dernières années, les cinq grands éditeurs de journaux scientifiques, qui possèdent à eux seuls près de 50 % des articles scientifiques publiés dans le monde et qui génèrent plus de 2,1 milliards de dollars de profits par année, n'ont fait qu'augmenter les prix de leurs abonnements – de telle sorte qu'en 2014, c'est **la totalité du budget alloué aux collections des bibliothèques de l'Université de Montréal qui était dédié à l'achat de ces périodiques**. Résultat ? Il ne restait plus rien pour l'achat de manuels neufs ou d'autres sources de savoir.

Pour remédier à la situation, les bibliothèques de l'Université de Montréal ont dû réévaluer la nécessité de leurs différents abonnements. Un sondage mené en 2015 auprès de la communauté universitaire de l'UdeM a permis de déterminer les revues qui semblaient essentielles à leurs travaux de recherche. L'objectif était donc ainsi de déconstruire les grands ensembles, et de proposer de ne payer qu'une partie des sommes aux grands éditeurs afin d'accéder uniquement aux revues jugées essentielles – diminuant ainsi drastiquement les coûts devant être défrayés. Le tout, principalement dans l'optique d'obtenir un puissant outil de négociation.

Trois des cinq plus grands éditeurs de journaux scientifiques, soit *SAGE Publications*, *Cambridge University Press* et *John Wiley & Sons*, ont accepté, après quelques négociations, de donner accès à leur grand ensemble en diminuant les coûts qui y étaient associés. Par contre, la négociation n'a pas été aussi facile avec *Springer Nature* et *Taylor & Francis*.

Actuellement, les abonnements des bibliothèques de l'UdeM aux périodiques de *Springer Nature* et de *Taylor & Francis* ont été déconstruits dans le but de négocier une baisse du prix des grands ensembles. Toutefois, les négociations stagnent – et les étudiantes et les étudiants en sont les grands perdants, étant restreints dans leur accès à l'information.

À la différence de *John Wiley & Sons*, par exemple, desquels plus de 40 % des titres avaient été jugés essentiels par la communauté UdeMienne, ce ne sont que 265 des 2 266 titres de *Springer Nature* (11,6 %) qui étaient jugés comme l'étant – et *Springer Nature* refuse d'admettre de la piètre qualité de la majorité de ses revues. Au cours de l'année 2017, plus de 400 membres de la communauté UdeMienne ont uni leur voix en rédigeant et signant une lettre adressée à *Springer Nature*, afin d'exprimer leur mécontentement. Or, bien que le grand éditeur ait manifesté son intérêt de rencontrer l'UdeM, aucune rencontre n'a eu lieu – et ce, depuis plus d'un an.

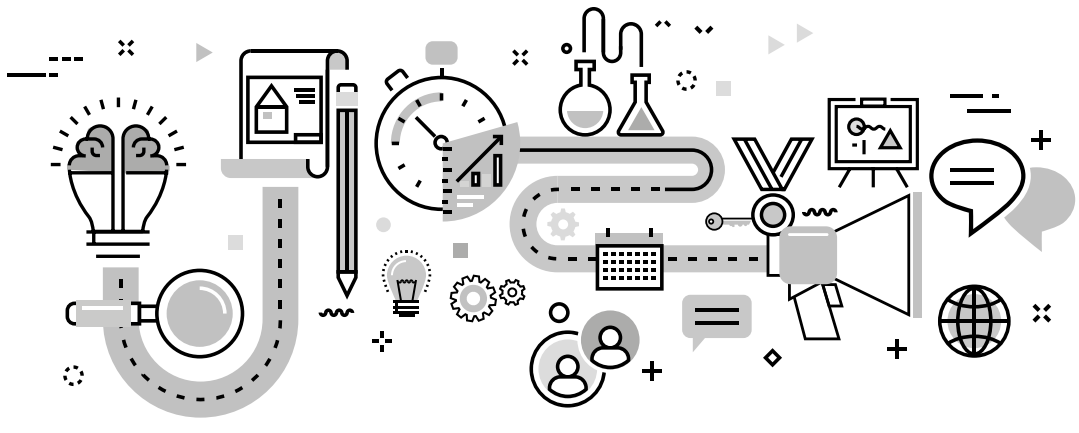
Quant à *Taylor & Francis*, les bibliothèques n'ont accès qu'à 6 % de la totalité des périodiques depuis la déconstruction du grand ensemble, alors qu'elles payent 33 % de la somme prévue pour la totalité des périodiques : une belle démonstration de l'inégalité de la valeur des journaux dont est construit leur grand ensemble. À la vue du manque de volonté de la part de *Taylor & Francis* de négocier de manière équitable, les bibliothèques de l'UdeM ont annoncé, le 14 juin dernier, qu'elles se désabonnaient de douze périodiques supplémentaires.

À la vue de cette situation intolérable, qui nuit sans contredit au développement académique des étudiantes et des étudiants et à la qualité de la recherche à l'UdeM, **la FAÉCUM souhaite apporter son soutien aux bibliothèques de l'Université de Montréal**.

Pour prendre part aux discussions entourant le soutien apporté aux bibliothèques >> ***recherche@faecum.qc.ca***.

PARSECS

PROGRAMME D'AIDE AU RAYONNEMENT DU SAVOIR ÉTUDIANT DES CYCLES SUPÉRIEURS



PROCHAINE DATE LIMITE : **31 OCTOBRE**

FAECUM.QC.CA/services/bourses-et-subventions

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

FICSUM | FONDS D'INVESTISSEMENT DES CYCLES SUPÉRIEURS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

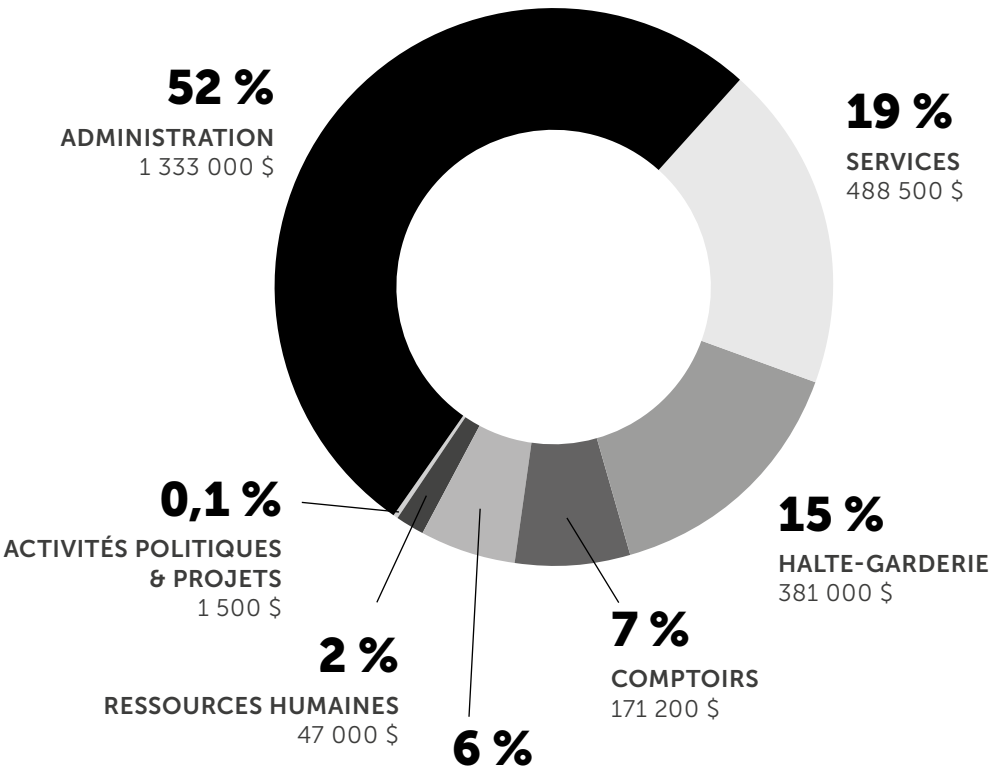
Montréal, Québec H3S 2T2
514 737-9367
www.drjeffreytenser.com
info@drjeffreytenser.com

FAÉCUM.QC.CA

BUDGET AGGLOMÉRÉ 2018-2019

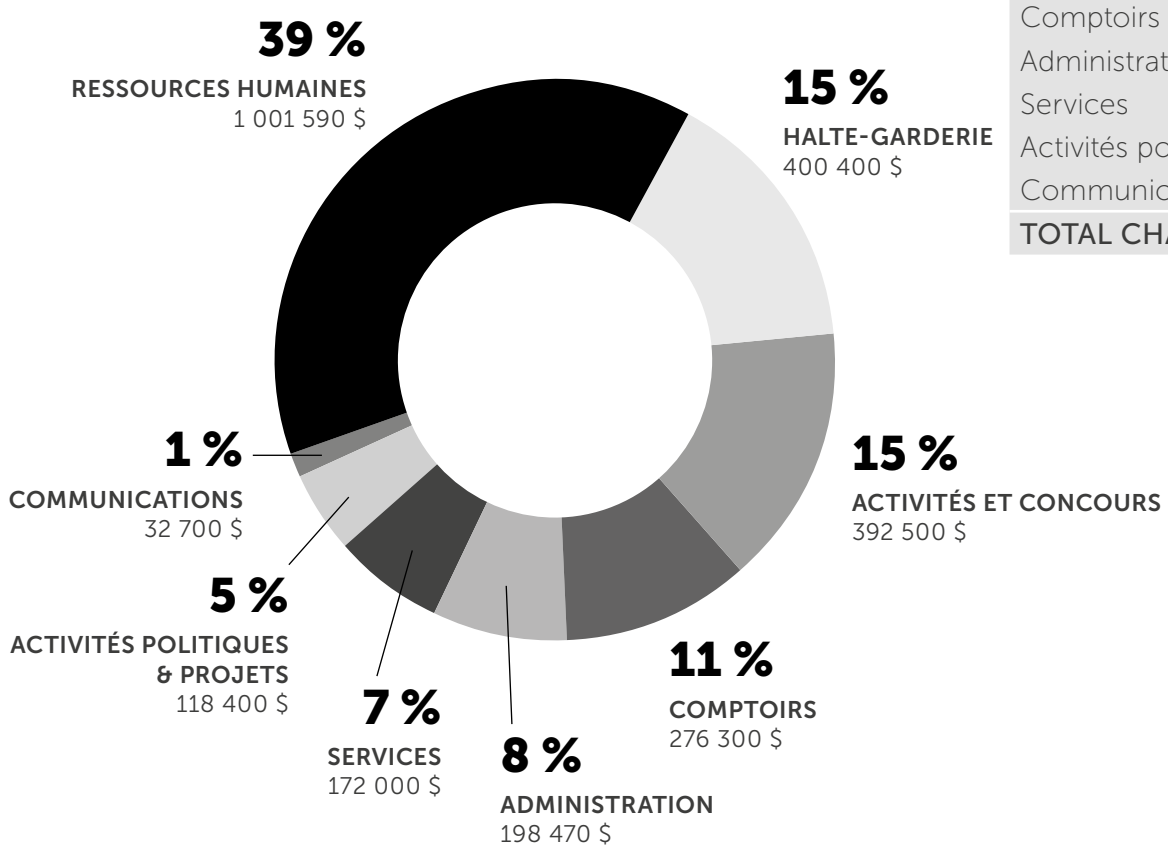
Le budget complet de la FAÉCUM est toujours accessible aux membres. Pour plus d'information, communiquez avec Camille Fortier-Martineau, coordonnatrice aux finances et services : finances@faecum.qc.ca.

PRODUITS



Administration	1,333,000	52.0 %
Services	488,500	19.0 %
Halte-Garderie	381,000	14.9 %
Comptoirs	171,200	6.7 %
Activités et concours	142,250	5.5 %
Ressources humaines	47,000	1.8 %
Activités politiques & projets	1,500	0.1 %
TOTAL PRODUIT	2,564,450	100 %

CHARGES



Ressources humaines	1,001,590	38.6 %
Halte-Garderie	400,400	15.4 %
Activités et concours	392,500	15.1 %
Comptoirs	276,300	10.7 %
Administration	198,470	7.7 %
Services	172,000	6.6 %
Activités politiques & projets	118,400	4.6 %
Communications	32,700	1.3 %
TOTAL CHARGE	2,592,360	100 %

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Photo: Pxhere.com

CHASSE AUX PAILLES À L'UdeM

Après avoir remplacé le plastique de ses emballages par des matières compostables, le service de restauration Local Local a décidé cet été d'arrêter l'utilisation des pailles. Pour le directeur des services de Résidences, Hôtellerie et Restauration de l'UdeM Pascal Prouteau, c'est faire un pas de plus vers le zéro déchet.

PAR CHLOÉ DIORÉ DE PÉRIGNY

« *On a décidé d'agir à notre échelle,* déclare M. Prouteau. *On ne pouvait pas rester sans rien faire en contribuant davantage à la dégradation de la planète.* » Pour lui, les pailles sont un produit de luxe qui n'apporte rien à la consommation. « *On en prend par réflexe quand on les trouve en libre-service, mais on n'en a pas vraiment l'utilité* », explique-t-il. Il ajoute que ces tubes de plastique, n'étant pas recyclés au Québec, ne servent qu'une seule fois et finissent dans la nature, où ils menacent la biodiversité.

Rien qu'à l'UdeM, les services alimentaires achetaient 17 000 pailles chaque année, selon la porte-parole de l'UdeM Geneviève O'Meara. Depuis cet été, grâce à l'initiative de Local Local, c'est l'équivalent de 8 kg de plastique qui ne prendront pas le chemin des sites d'enfouissement.

Une décision réfléchie et bien accueillie

Avant de prendre cette mesure, le service de restauration a voulu explorer différentes solutions écoresponsables. Mais parmi les pailles en carton, biodégradables et compostables, aucune ne s'est avérée adéquate. « *Toutes celles qu'on a commandées étaient très chères et dénaturaient le goût des boissons, car elles s'y décomposaient rapidement,* rapporte M. Prouteau. *Au vu de la nécessité du produit, on s'est dit que c'étaient des déchets supplémentaires inutiles.* »

Les services alimentaires ont obtenu le soutien de la FAÉCUM dans leur décision et ils notent de bons retours de la communauté universitaire. « *On devrait continuer dans cette voie et interdire dans les universités tous les objets en plastique à usage unique comme les pailles, les bouteilles d'eau ou les sacs* », encourage l'étudiant à la maîtrise au développement durable, Olivier Boucher-Carrier, qui s'étonne que l'initiative n'ait pas été prise plus tôt.

Une optique « zéro déchet »

Que ce soit à la cafétéria Grande Cuisine, anciennement Chez Valère, ou au pavillon Marie-Victorin, le bannissement des pailles confirme la marche amorcée par Local Local vers le « zéro déchet ». Le directeur des services de Résidences, Hôtellerie et Restauration affirme que la plupart des emballages à salade, des tasses à café et des ustensiles sont déjà fabriqués avec des éléments bioresponsables. « *On dirait du plastique, mais c'est une matière faite à base d'amidon et que l'on peut mettre au compost* », explique M. Prouteau. Il ajoute qu'il est nécessaire de s'adapter à la clientèle des générations actuelles, plus sensible à la pollution liée à la surconsommation, et donc plus exigeante.

Olivier raconte qu'il a souvent refusé d'acheter de la nourriture à l'Université parce qu'elle était emballée dans du plastique. « *Si les étudiants savaient que la matière était en fait compostable, ils seraient plus enclins en acheter,* affirme-t-il. *Il faut faire plus de publicité à ce niveau-là.* »

Pour M. Prouteau, tout le monde doit mettre la main à la pâte pour le développement durable avant qu'il ne soit trop tard. Local Local veut montrer l'exemple dans cette voie et être actif pour sensibiliser la communauté de l'UdeM.

PROJET PILOTE DE COMPOST

À la rentrée d'automne, l'UdeM a lancé un projet pilote de compostage en partenariat avec l'éco-quartier Côte-des-Neiges. Il s'agit du premier partenariat entre l'arrondissement et une institution pour la collecte du compost.

PAR CHLOÉ DIORÉ DE PÉRIGNY

Depuis le 3 septembre 2018, l'UdeM collabore avec la municipalité pour collecter le compost du 3744, rue Jean-Brillant. « *L'arrondissement de Côte-des-Neiges nous a sollicités, car il voulait un partenaire pour tester le concept du compostage à plus gros volume, en milieu institutionnel* », explique la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara.

L'objectif du projet pilote est d'utiliser les services de l'arrondissement pour améliorer la gestion des déchets dans le quartier.

La singularité du projet est qu'une grande institution comme l'UdeM collabore avec l'arrondissement plutôt qu'avec une entreprise privée pour collecter ses déchets compostables. « *La Ville de Montréal a mis en place depuis quelques années un système de collecte de déchets compostables auprès des citoyens,* rappelle Mme O'Meara. *Mais les institutions et entreprises passaient généralement par des entreprises privées.* »

La mise en place

Des bacs pour le compostage ont été installés partout dans les salles de bain et dans les espaces communs pour récupérer les 30 kg de fibres sanitaires et les 13 kg de résidus alimentaires générés quotidiennement dans le pavillon. La collecte se fait tous les vendredis par les camions de la Ville de Montréal, de la même façon que pour le compost domestique.

Selon Mme O'Meara, il est encore trop tôt pour évaluer l'efficacité du projet. « *Le compost vient tout juste d'être mis en place,* informe-t-elle. *Il faudrait laisser le temps aux étudiants de prendre l'habitude d'utiliser les bacs avant de mesurer quoi que ce soit.* »

« *Tant que les bacs sont utilisés et que l'UdeM continue à mettre de la bonne volonté dans le projet, je suis confiant que cela va fonctionner* », déclare l'agent de l'environnement de l'éco-quartier Côte-des-Neiges Pouyan Mossanen, qui considère qu'il n'y a pas d'échéancier à définir pour évaluer le succès du projet pilote.

LE RAP À L'ASSAUT DES MÉDIAS

Le 15 septembre dernier a eu lieu la 7e finale des End Of the Weak (EOW) Montréal, une compétition d'improvisation de rap. Un style de musique qui, pour les organisateurs, n'a pas encore réussi à faire sa place dans les médias traditionnels, malgré sa forte attractivité auprès des jeunes.

PAR HÉLÈNE POULAIN

Photo : Alpha Coulibaly

Les quatre finalistes du concours End Of The Weak se retrouveront le 27 octobre à Paris pour la finale internationale.

« *En termes artistiques et d'organisation, le rap au Québec a gagné une certaine maturité* », affirme le cofondateur des EOW Benoît Beaudry. Cette maturité permet, selon lui, d'atteindre progressivement les ondes radio plus traditionnelles, à l'image de la percée du rappeur Loud. Ce dernier a en effet accédé cet été à la première position du Top Radio BDS Francophone, en étant diffusé jusque sur ICI Radio Canada Première.

Pour M. Beaudy, qui est également animateur à la radio CISM, cette visibilité grandissante permet au bassin d'amateurs de grandir avec les années. « *Cette ouverture récente des médias plus grands publics bénéficie à tout le monde dans la scène hip-hop,* précise-t-il. *Les têtes d'affiches des festivals cet été étaient des rappeurs.* »

Un avis que partagent l'un des cofondateurs des EOW et étudiant en maîtrise de sociologie à l'UdeM, Guillaume Gingras. « *On commence à voir le hip-hop ailleurs aujourd'hui, à l'image de la rappeuse Sarahmée, porte-parole du concours Les Francouvertes cette année* », note-t-il.

Le hip-hop s'est construit par lui-même

« *Pour l'instant, les grands médias sont toujours en retard de six mois* » explique le journaliste pour HHQC*, Samuel Daigle-Garneau. Il ajoute que le rap ne doit pas nécessairement rentrer dans le système classique de l'industrie musicale pour trouver son public. « *C'est pour ça que le hip-hop a créé ses propres canaux* », précise-t-il.

Pour sa part, Guillaume confirme que la couverture médiatique a été inexistante pendant longtemps. « *Très jeune, j'ai commencé à écouter du rap new-yorkais et français parce qu'il y avait peu de rappeurs au Québec et ça n'était pas médiatisé du tout* », confie-t-il.

M. Beaudry abonde dans le même sens. « *Il n'y avait pas de couverture de rap dans la région,* raconte-t-il. *La scène musicale a dû s'organiser, et amateurs et professionnels ont donc fondé leurs propres réseaux.* »

Une empreinte multiculturelle unique aux codes spécifiques

M. Daigle-Garneau voit dans le rap une communauté à part, qui ne laisse accéder à son réseau que ceux qui connaissent réellement les enjeux du milieu. « *Le rap est un courant musical très identitaire,* précise-t-il. *C'est difficile de comprendre toutes les références et de les apprécier.* » Pour lui, ce genre se distingue par son multiculturalisme et l'influence des diverses langues qui l'ont bercé, rendant le milieu assez opaque.

« *Ce qu'il manque dans les médias, ce sont des professionnels et des personnes spécialisés pour parler de la culture hip-hop*, ajoute M. Beaudry. *Il y a une ouverture, on est sur la bonne voie, mais il y a encore de l'éducation à faire.* » C'est d'ailleurs le mandat de l'émission qu'il anime chaque semaine, *Ghetto Érudit*.

Le directeur général de la webradio CHOQ de l'UQAM, William Maurer, abonde dans le même sens. Il constate toutefois qu'une tendance se dessine. « *Il a fallu du temps pour que les grands médias s'adaptent, mais ils suivent la mode et ce que le public veut voir,* note-t-il. *Depuis quelques années, certaines émissions ont rajeuni leur audience, ce qui permet de diffuser davantage de rap ou de contenu jeune de manière générale.* »

Ne pas perdre en authenticité

Le public qui écoute du rap québécois ne le consomme pas au travers des médias traditionnels (voir vox pop), souligne M. Daigle-Garneau. « *Le rap qui est diffusé sur les médias traditionnels n'a pas la même base d'initiés.* » D'après lui, cela se ressent jusque dans les interviews données sur des radios généralistes avec des artistes. Les journalistes effleurent alors l'univers, mais ne rentrent pas dans le vif du sujet qui intéresse les vrais amateurs.

Guillaume soulève également une question importante « *Est-ce que cette communauté underground ne voudrait pas rester underground ?* », s'interroge-t-il. C'est pour lui un débat qui commence tout juste à animer l'univers hip-hop québécois.

* HHQC est une plateforme en ligne dédiée à la scène hip-hop québécoise.

BATAILLE DE **MOTS**

La grande finale mondiale des End Of the Weak se tiendra le 27 octobre à Paris. Représenté par le rappeur Basics, le Québec tentera cette année de remporter le titre mondial face à des rappeurs issus de onze pays différents, après être arrivé deuxième lors de l'édition précédente.

VOX POP

Comment restez-vous informés des actualités du rap québécois ?

Photos : Hélène Poulain

Angélina Tormentier
Étudiante au baccalauréat en communication et politique

Principalement sur Spotify. On trouve des informations sur les concerts, on a à disposition des listes de lecture actualisées régulièrement qui permettent de découvrir de nouveaux artistes. J'aime bien aussi SoundCloud et ça m'arrive de lire des articles sur le sujet.

Sarah Darmam
Étudiante au baccalauréat en économie et politique

Je suis plutôt sur Twitter et Instagram. Les rappeurs y font beaucoup de promos les uns pour les autres. Aussi, les *featurings* me permettent de découvrir de nouveaux artistes.

Maxime Garnier
Étudiant au certificat en communication et journalisme

Côté hip-hop je m'informe surtout sur les réseaux sociaux, soit sur Twitter soit sur YouTube ou Facebook. J'essaie aussi de reconnaître les artistes qui ont des *featurings* que j'aime et je vais ensuite m'abonner directement à ces rappeurs-là.

Ayane Mohamed Abchir
Étudiante au baccalauréat en science politique

Spotify m'aide beaucoup. Ils renouvellent les listes de lecture tout le temps, donc c'est facile de repérer les artistes que tu aimes et de les ajouter à ta liste de favoris. Et puis, il y a le classique YouTube.

Soukeye Ngom
Étudiante au baccalauréat en communication

Je suis les artistes sur les plateformes musicales comme Tidal et Spotify. Cela me permet d'avoir accès à toute l'actualité relative aux artistes.

LA TEMPÉRATURE DE LA SANTÉ MENTALE

Le chercheur postdoctoral à l'École de santé publique de l'UdeM Francis Vergunst s'intéresse à la corrélation entre la santé mentale et l'environnement. Ses recherches l'ont amené à établir un lien entre les changements climatiques et le bien-être psychologique.

PAR JEAN-BAPTISTE DEMOUY

Photo : Alpha Coulibaly

Le chercheur Francis Vergunst a obtenu un doctorat en psychiatrie de l'Université d'Oxford.

***Quartier Libre* : Comment peuvent se manifester les répercussions des changements climatiques sur la santé mentale ?**

Francis Vergunst : Ils vont surtout se manifester indirectement. Les évènements climatiques comme les tempêtes, les inondations et les migrations forcées vont avoir un impact sur le bien-être et la psychologie de la population. On peut s'attendre entre autres à un accroissement de la dépression, des traumatismes et du suicide. L'anxiété face aux changements climatiques en est un exemple.

***Q. L.* : Qu'en est-il de la hausse de la température elle-même ?**

F. V. : Il est établi depuis longtemps qu'il existe un lien indéniable entre les hausses de températures et la violence. Maintenant, il est difficile de démontrer un lien de causalité entre les changements climatiques et la santé mentale car cette dernière se base sur plusieurs facteurs. Mais une étude récente montre qu'une augmentation de 1 °C des températures de saison entraîne une augmentation du taux de suicide de 0,7 % aux É.-U. et de 2,1 % au Mexique*. Les réseaux sociaux sont un autre facteur mis en avant par l'étude. Une plus haute température se traduit par des commentaires plus perturbés et moroses sur ceux-ci.

***Q. L.* : Le contexte actuel est-il favorable ou défavorable à la santé mentale des citoyens ?**

F. V. : La vie telle qu'on la connaît aujourd'hui dans nos sociétés est assez mauvaise pour la santé mentale. Elle fait de l'être humain un être isolé socialement. Les changements climatiques peuvent avoir « l'avantage » de créer un *momentum* en soudant la communauté au niveau local, mais aussi international. Ces changements sociaux prennent du temps, mais sont importants, même dans nos pays développés. Vivre au Canada, avec des services de pointe et une grande richesse, n'empêche pas les canicules comme celles qu'on a eues durant l'été et les morts qu'elles ont entraînées.

***Q. L.* : Avez-vous des pistes de solution ?**

F. V. : Ma collègue Helen Louise Berry travaille à adapter l'idée sur la pensée systémique**. Le système de pensée actuel ne fait pas le pont entre changements climatiques et santé mentale. Pourtant, ce lien est déjà établi avec les conséquences indirectes qu'on connaît. Le but d'établir un nouveau système de pensée est de comprendre et améliorer l'interconnectivité. Nous sommes tous connectés indirectement. Il faut s'adapter aux changements climatiques en créant une meilleure communauté internationale. Avoir cette pensée systémique nous aiderait à mieux comprendre comment les changements climatiques influent sur la santé mentale, mais aussi comment une situation économique, politique ou sociale peut influencer cette dernière. Il faut comprendre que les changements climatiques vont impacter l'être humain, non pas individuellement, mais collectivement.

***Q. L.* : Outre la dépression, est-il possible de lier le taux de suicide à d'autres facteurs ?**

F. V. : On a pu lier l'augmentation du taux de suicide avec la mort de célébrités. Les problèmes économiques ou sociaux comme la perte d'un emploi ou d'un être cher restent par contre les raisons les plus fortes. Aux États-Unis, le taux de suicide a augmenté de près de 30 % entre 1999 et 2016, selon le Centre pour le contrôle et la prévention des maladies (CDC), une organisation gouvernementale. Ce qu'on essaie de savoir maintenant, c'est l'effet des changements climatiques sur la hausse du taux de suicide.

*Marshall Burke, Felipe Gonzalez, Patrick Baylis, Sam Heft-Neal, Ceren Baysan, Sanjay Basu et Solomon Hsiang, « Higher Temperatures Increase Suicide Rates in the United States and Mexico » (2018), *Nature Climate Change*, vol. 8, p. 723-729

**Helen L. Berry, Thomas D. Waite, Keith B. G. Dear, Anthony G. Capon et Virginia Murray, « The Case for Systems Thinking about Climate Change and Mental Health » (2018), *Nature Climate Change*, vol. 8, p. 282-290

LA PRESQUE RÉVOLUTION

Cette session, l'UdeM lance, ou relance, trois cours en ligne ouverts aux masses (CLOM). La formule, décrite comme révolutionnaire à ses débuts par des journaux comme le *New York Times,* reçoit aujourd'hui des commentaires plus nuancés, mais encore positifs.

PAR ZACHARIE ROUTHIER

Les CLOM sont connus en anglais comme les Massive Open Online Courses (MOOC).

Photo : Zacharie Routhier

L'Université Stanford, aux États-Unis, a lancé en 2011 ce qui est maintenant reconnu comme le premier CLOM. Selon le dictionnaire Oxford, un CLOM se définit comme un cours offert en ligne gratuitement à un très large public. À l'UdeM, pour chaque tranche de 100 participants, 15 n'ont pas suivi d'études postsecondaires, informe le directeur académique du Centre de pédagogie universitaire de l'UdeM, Bruno Poellhuber.

« Le discours qu'on avait en 2012 sur les CLOM était trop enthousiaste, on pensait que ça allait révolutionner l'enseignement postsecondaire, raconte-t-il. *Après ces grandes envolées, on s'est rendu compte que ce ne serait pas le cas. »* Il explique qu'il s'agit plutôt d'un format parmis d'autres qui trouve actuellement sa place dans le paysage des cours en ligne.

Un autre type d'étudiant

Un des problèmes centraux des CLOM est le fort taux de décrochage, croit le titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication en éducation Thierry Karsenti. *« Dans notre société actuelle, on manque de temps,* se désole le professeur. *Même dans les grandes universités, comme Harvard et MIT* [Massachusetts Institute of Technology]*, on retrouve des taux de réussite inférieurs à 10 %. »* Il ajoute qu'une piste de solution à ce problème est de développer des cursus plus courts.

« On n'a peut-être pas la bonne lunette quand on regarde les taux de diplomation et de réussite, nuance M. Poellhuber. *Dans notre équipe de recherche, on n'appelle plus ceux qui s'inscrivent à des CLOM des étudiants. »* Les analyses de son équipe ont démontré que la plus grande partie des participants ne se comportent pas comme tels.

En exemple, il expose qu'à l'UdeM, malgré un taux de réussite similaire aux autres universités, plus de la moitié des participants consultent le contenu jusqu'à la fin même s'ils n'obtiennent pas leur diplôme.

L'éducation gratuite comme bande-annonce

« Le principe de base [des CLOM] *est très gentil,* avance M. Karsenti. *On veut offrir des cours gratuits à tout le monde. Mais les universités québécoises n'ont pas les moyens* [financiers] *de se lancer dans des missions philanthropiques comme ça. »* Il explique que dans ce contexte, les CLOM servent entre autres de bande-annonce aux universités pour montrer ce qu'elles ont à offrir.

Le professeur donne l'exemple de l'Université de l'Alberta, qui a créé en 2013 un cours en ligne en lien avec son programme de paléontologie des dinosaures, qui était peu connu. *« Qu'est-ce que les étudiants vont faire avec 20 heures de cours* [gratuits] *sur la paléontologie des dinosaures ?* demande le professeur. *Cela a fait connaître leur programme et ça a amené beaucoup d'étudiants à s'y inscrire. »*

> *« Le principe de base est très gentil, on veut offrir des cours gratuits à tout le monde. Mais les universités québécoises n'ont pas les moyens de se lancer dans des missions philanthropiques comme ça. »*
>
> **Thierry Karsenti**
> Titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication en éducation

Pour l'étudiante au certificat en santé mentale à l'UdeM Jessica Thiffault, la participation à deux CLOM a permis une transition entre le marché du travail et les bancs d'école. *« Je voulais évoluer en tant que personne et intervenante, et j'avais du temps, mais peu d'argent,* explique celle qui travaille également comme éducatrice en centre jeunesse. *Je pense que participer à des CLOM m'a motivée à me réinscrire à l'université après 14 ans pour terminer mon baccalauréat. »*

Laboratoire de pédagogie

Selon M. Poellhuber, les CLOM se sont présentés à l'UdeM comme une terre promise pour introduire des pratiques pédagogiques innovantes. *« Ce n'était pas parfaitement clair ce qu'on avait à l'esprit à ce moment-là, c'était plus quelque chose qu'on pressentait »*, admet-il. Celui qui a produit un cours de ce type soulève que les professeurs réutilisent souvent du matériel et des techniques acquis lors de la production et l'encadrement de CLOM dans leurs cours traditionnels.

« On permet à la fois à des professeurs et à des étudiants de s'exercer dans la formation à distance, avance M. Karsenti. *On peut étudier la chose et voir ce qui fonctionne, et ce qui fonctionne moins bien. »* Il précise qu'avec des milliers d'apprenants, il est possible et intéressant de tester de nouvelles stratégies d'apprentissage.

Valoriser la recherche

Pour M. Poellhuber, un des objectifs en lançant les CLOM à l'UdeM était de valoriser et d'internationaliser certaines recherches de la communauté universitaire. *« On sentait qu'on pourrait identifier des créneaux, des personnes, des équipes faisant des choses extraordinaires*, expose le directeur académique. *On pourrait leur offrir une couverture médiatique importante à l'internationale, et faire connaître leurs travaux à un grand nombre de personnes. »*

La directrice du Département de médecine de famille et de médecine d'urgence, Nathalie Caire Fon, a produit l'un des deux premiers CLOM de l'UdeM. *« Cela a vraiment permis de faire rayonner la recherche,* estime-t-elle. *C'est un excellent outil de transfert de connaissances. »*

La professeure note que son cours sur la modélisation du raisonnement clinique a eu un effet beaucoup plus large que s'il n'avait bénéficié que d'une publication scientifique. Elle se réjouit de voir que le CLOM a permis de vulgariser son propos et de le rendre accessible à des gens l'appliquant « sur le terrain », dans les milieux d'enseignement.

UNE **TENDANCE** QUI SE MAINTIENT

Selon le titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies en éducation, Thierry Karsenti, l'engouement pour les CLOM est encore bien réel. *« On a du mal à les compter,* affirme-t-il. *Quand on regarde un peu toutes les statistiques** [de 2017], *c'est 81 millions d'étudiants, 800 universités et 10 000 cours. »*

Sur la plateforme EDUlibre, sur laquelle 80 % des CLOM québécois sont diffusés, on retrouve entre 80 000 et 85 000 étudiants, mentionne le directeur académique du centre de pédagogie universitaire de l'UdeM, Bruno Poellhuber.

*Selon la plateforme Class Central, www.class-central.com.

UNE AUTRE SOURCE D'ÉNERGIE

Des athlètes universitaires choisissent d'adopter un régime alimentaire particulier. Une transition à portée de main, à condition que la diète des sportifs demeure équilibrée, estime la nutritionniste des Carabins.

PAR ÉLOÏSE MARTEL-THIBAULT

Nutritionniste à la Clinique universitaire de nutrition de l'UdeM, Ève Crépeau remarque une tendance à la hausse pour les diètes particulières chez les sportifs. *« Je vois de plus en plus d'athlètes qui veulent devenir végétariens ou véganes, entre autres*, souligne-t-elle. *Même parmi les joueurs de football ! »* L'experte en nutrition sportive mpagne également les Carabins.

Selon elle, il est tout à fait possible d'être un athlète et de suivre un régime alimentaire moins conventionel, à condition de le faire de la bonne façon. *« Quand tu es un athlète, tu t'entraines tellement que la nutrition est très importante pour tes performances*, insiste-t-elle. *Si tu changes ta diète et qu'il te manque des nutriments, c'est sûr qu'il va y avoir un impact. »*

Photo : Alpha Coulibaly

La nutritionniste responsable des Carabins, Ève Crépeau, travaille à la Clinique universitaire de nutrition de l'UdeM depuis 2014.

Étudiants en transition

Cet été, l'étudiant au baccalauréat en science politique et joueur de rugby pour les Carabins Rayan Hadrami a effectué un virage vers le véganisme. *« Au début, j'étais le sujet de rigolade de mon équipe,* dit-il en riant. *Mais maintenant, ils comprennent, me soutiennent et sont intéressés à en savoir davantage. Un de mes amis souhaite même faire la transition lui aussi. »* Alors que la saison de rugby bat son plein, l'athlète raconte se sentir en pleine forme et être satisfait de son nouveau régime.

Hockeyeuse amatrice et étudiante au baccalauréat en génie civil à Polytechnique Montréal, Jeanne Lamarche a fait le saut vers un régime végétarien en 2013. *« J'ai rapidement substitué les protéines végétales aux protéines animales,* précise celle qui s'entraine trois à quatre fois par semaine. *J'ai pris des suppléments de protéines dans mes smoothies le matin, afin d'avoir assez d'énergie toute la journée et bien performer le soir, lors de mes entrainements. »*

Avoir du carburant, peu importe le régime alimentaire

L'essentiel pour un athlète est d'avoir le carburant nécessaire pour performer, soulève Mme Crépeau. Elle explique que celui-ci vient principalement des glucides. *« Les gens ont l'impression que les glucides, c'est le démon, et qu'ils font prendre du poids,* plaisante la nutritionniste. *Mais les bons glucides* [pâtes, riz et fruits, entre autres]*, c'est l'énergie de base en sport. »* Elle ajoute à cela les protéines comme les œufs, le poisson ou la viande.

« Il faut simplement manger en fonction de ses entraînements, de ce dont on a besoin, au bon moment et en bonne quantité, tout en faisant les bons choix, expose Mme Crépeau. *Diète ou pas, pour moi, c'est la même chose. »* Le régime idéal n'a pas de nom, conclut la nutritionniste.

LES **DIÈTES** PARTICULIÈRES « **À LA MODE** »

La nutritionniste de l'UdeM Ève Crépeau affirme que la tendance est actuellement au régime **cétogène**, ou simplement nommé *keto*. Il s'agit d'une diète riche en lipides et faible en glucides, misant sur l'utilisation des gras comme énergie. *« Ce n'est pas du tout une alimentation que je recommanderais à un athlète*, relève Mme Crépeau. *Encore moins à un athlète d'endurance qui a des besoins très élevés en glucides. »*

Le **végétarisme** et le **véganisme** seraient les diètes les plus populaires, selon les observations de Mme Crépeau. La première élimine la viande, alors que la seconde met de côté tout produit d'origine animale.

Le régime **paléolithique**, ou paléo, demeure aussi à la mode, selon la nutritionniste. Il vise à adopter une alimentation similaire à celle de nos ancêtres d'il y a 10 000 ans. Plus précisément, cette diète recommande une alimentation riche en viandes, en fruits et légumes, tout en bannissant la nourriture transformée.

SANTÉ

SE SOIGNER PAR LES ARBRES

La sylvothérapie, de son vrai nom *Shinrin Yoku,* est une pratique d'origine japonaise signifiant « bain de forêt ». Son utilisation produirait un effet relaxant et thérapeutique. Cette pratique se démocratise au Canada.

PAR ANNA-LUNA ROSSI

« Le Shinrin Yoku *est une pratique ancestrale, qui consiste à profiter des bienfaits de la nature pour se ressourcer*, explique l'auteure de plusieurs livres sur la sylvothérapie Laurence Monce. *C'est un retour à nos racines, dans un environnement qui nous permet de nous poser, de ralentir le rythme, de faire le point et de prendre du recul. »* Elle précise que cette pratique cherche à offrir un moyen de prendre contact avec la forêt, et qu'elle s'adresse autant aux gens souffrant de maladies respiratoires qu'aux citadins cherchant un bol d'air pur au milieu de la pollution urbaine.

Au Japon, le *Shinrin Yoku* peut être prescrit par un médecin depuis 1983. Selon Mme Monce, il est né d'un rapport privilégié entretenu entre l'homme et les arbres, qui sont au centre de nombreux cultes en Asie.

Le Japon comme modèle

Si la pratique se développe maintenant en Europe et au Canada sous le nom de sylvothérapie, l'auteure estime que c'est en partie grâce au docteur japonais Qing Li et à ses livres sur le sujet. *« Le Dr Qing Li a eu l'opportunité d'obtenir des fonds de son gouvernement* [pour promouvoir cette pratique], déclare Mme Monce. *Ceci a permis au monde de voir combien les arbres sont importants pour notre santé. Ces études sont précieuses et mériteraient d'être encore plus développées*. »

Spiritualité et science

La thérapie se base sur certains concepts spirituels, mais possède également un aspect chimique reconnu. Mme Monce soulève que trois molécules principales libérées par les arbres sont utilisées pour soigner : la chlorophylle, les terpènes et les phytocides.

D'après l'auteure, la chlorophylle, un pigment présent dans les végétaux, permet d'oxygéner l'organisme et de le désintoxiquer, favorisant ainsi une respiration profonde. Les longueurs d'onde bleu-vert de la plante ont également des propriétés calmantes. Elle ajoute que les deux autres molécules possèdent notamment des effets antimicrobiens et antiparasitaires.

Photo : Zacharie Routhier

La sylvothérapie mise notamment sur un environnement apaisant.

CINÉ QUÉBEC : ÇA TOURNE TOUJOURS

Canal Savoir diffuse la neuvième saison de l'émission *Au cœur du cinéma québécois,* animée par la professeure au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM Isabelle Raynauld. Dans quelle mesure le cinéma québécois intéresse-t-il les étudiants ?

PAR CÉDRIC THÉVENIN

Depuis 2009, chaque épisode présente un artisan du cinéma national au sujet de sa carrière et de l'évolution de son métier. Elle recevra cette année le réalisateur québécois nommé aux Oscars Jean-Marc Vallée. Mme Raynauld tient à présenter ce programme à ses étudiants. *« Cet enseignement fait le pont entre la pratique, la théorie et le milieu*, explique-t-elle. *Les étudiants disent qu'il les aide énormément à comprendre le fonctionnement de l'industrie. Il les met en contact avec des praticiens. »*

Photo : Archives QL | Mathieu Pedneault

Le cinéma québécois reste attractif, d'après Ciné-Campus.

Au-delà des succès de réalisateurs vedettes comme Xavier Dolan, le cinéma québécois reste présent dans les débats universitaires, selon la chargée de cours au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM Julie Ravary-Pilon. *« Ce n'est pas parce qu'ils abandonnent la cause nationaliste que les jeunes Québécois n'accordent pas d'importance à la vitalité de leur cinéma national*, constate-t-elle. *Le débat autour des dernières œuvres de Denis Villeneuve aux États-Unis agite les étudiants et les étudiantes. »*

La coordonnatrice de Ciné-Campus Amélie Michaud perçoit aussi de l'intérêt pour le cinéma québécois chez les 18-30 ans et fonde son opinion sur des chiffres. La salle de l'UdeM attire de plus en plus de spectateurs : 5 000 en 2012 et 10 000 en 2017, dont 85 % de ces derniers sont étudiants. Et le top 3 annuel des films les plus populaires de sa programmation se compose souvent de films québécois (alors que ceux-ci représentent entre 25 % et 40 % des programmations annuelles). *«* Mommy *de Xavier Dolan s'est classé numéro 1 en 2015 et* La ferme et son état *a été l'un des films les plus populaires de 2017 »*, illustre-t-elle.

Le cinéma québécois, porteur de diversité

Pour la programmatrice du cinéma de l'UdeM, les jeunes apprécient de voir leurs vies de mieux en mieux décrites par les œuvres des nouveaux réalisateurs québécois. Elle cite Stéphane Lafleur, Maxime Giroux, Raphaël Ouellet, Chloé Robichaud et Anne Émond en exemple. *« Le fait que le cinéma québécois soit multicolore, ça plaît aux gens »*, assure-t-elle.

Une position partagée par Mme Ravary-Pilon. *« S'ils n'avaient pas de cinéma national, ils auraient probablement une seule vision du monde »,* ajoute-t-elle.

Un film marque la rencontre du grand public québécois avec son cinéma national, selon Mme Ravary-Pilon : *C.R.A.Z.Y.*, sorti en 2005. *« C'est une histoire profondément québécoise, qui raconte l'évolution du rapport à la religion »*, analyse-t-elle. Selon elle, les spectateurs se sont reconnus dans le tableau de famille qu'il met en scène ou ont été interpelés par lui.

Des productions américaines plus accessibles

Néanmoins, les productions américaines des réalisateurs québécois ont déterminé la perception du cinéma de beaucoup de ses étudiants, d'après elle. Elle fait notamment référence à *Dallas Buyers Club* de Jean-Marc Vallée. *« Ces films ont été beaucoup vus au Québec,* se souvient-elle. *Ils étaient marquants, beaucoup plus distribués, beaucoup plus accessibles que les films de Denis Côté, par exemple. »*

L'étudiant en première année de baccalauréat en cinéma à l'UdeM Francis Mercier raconte que sa mère a été la seule à l'initier à des films comme *La guerre des tuques*. *« C'est sûrement un peu de paresse de mon côté »*, confie-t-il. Il dénonce également un manque de publicité pour son cinéma national. *« Je suis peu familier avec le cinéma québécois*, avoue l'étudiant. *J'ai toujours été exposé à des films hollywoodiens et même européens avant le cinéma québécois. »*

Un Québécois à Hollywood… et à l'UdeM

Selon Mme Ravary-Pilon, les réalisateurs québécois embauchés pour des productions américaines contribuent à dynamiser l'industrie cinématographique de leur pays. *« C'est important pour eux de continuer à travailler avec les mêmes gens »,* assure-t-elle. Elle rappelle que le Québécois Sylvain Bellemare a reçu un oscar pour le montage sonore d'*Arrival*, réalisé par Denis Villeneuve. *« Les plus curieux se rendent compte que ce sont des noms québécois »*, ajoute Mme Michaud, qui croit que les films de la Belle Province gagneront ainsi de l'audience. Le réalisateur Jean-Marc Vallée rencontre également un certain succès de l'autre côté de la frontière, et sera présent cette année pour les étudiants au baccalauréat en cinéma.

SUCCÈS RELATIF

Depuis l'an 2000, les films produits majoritairement au Québec représentent entre 5 % et 16 % des résultats d'exploitation des salles de cinéma de la Belle Province*. Les films produits majoritairement aux États-Unis représentent entre 70 % et 84 % de ces résultats durant la même période.

En France, les films français ont représenté 37 % des parts de marché des longs métrages en salle en 2017 et un peu plus d'un tiers en 2015. Les chiffres respectifs pour les films américains ont été de 49,2 % et 54 %**.

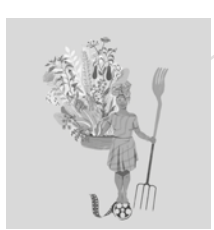
« La spécificité de la culture québécoise, c'est d'être entourée par une mer anglophone, rappelle la chargée de cours au département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'UdeM Julie Ravary-Pilon. *Avec nos voisins du sud, le combat n'est pas le même qu'en France. »* La coordonnatrice de Ciné-Campus Amélie Michaud soutient quant à elle que le Québec a la chance d'avoir un cinéma époustouflant pour son nombre d'habitants.

* D'après l'Institut de la statistique du Québec

** D'après le Centre national du cinéma et de l'image animée

TROIS ÉTRANGERS IDENTIQUES
Documentaire de TIM WARDLE
3 OCT.
16 H 45 / 19 H 15 / 21 H 30

LA RÉÉDUCATION DE CAMERON POST
Drame de DESIREE AKHAVAN
9 ET 10 OCT.
16 H 45 / 19 H 15 / 21 H 30



FESTIVAL ALIMENTERRE
Programmation en ligne
sac.umontreal.ca
15 AU 18 OCT.

CINÉMA CAMPUS

OCT. 2018

SKATE KITCHEN
Drame de CRYSTAL MOSELLE
16 ET 17 OCT.
16 H 45 / 21 H 30

TARIFS
ÉTUDIANT 4$
ADMISSION GÉNÉRALE 5$

INFO-FILMS
514 343-6524 // sac.umontreal.ca
Centre d'essai // Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage

saé activités culturelles
Université de Montréal
et du monde.

VOUS NE DÉPASSEREZ PAS !

Le *Pecha Kucha,* une méthode de communication venue du Japon, s'est invité à l'UdeM lors d'une joute oratoire organisée à la rentrée. Cette technique de présentation orale délie les langues pour dévoiler les atouts et les défis de l'épreuve en moins de sept minutes.

PAR NICOLAS JEANNEAU

Photo : Wiki Commons | Szilvinemet

La joute oratoire de la rentrée s'est tenue à l'occasion de la Semaine d'accueil des nouveaux étudiants.

Un groupe composé de professeurs, de chargés de cours et d'une récente diplômée du doctorat en psychologie s'est réuni le 29 août dernier pour utiliser la technique japonaise du *Pecha Kucha* afin de transmettre ses idées.

Le procédé consiste en une présentation autorisant seulement 20 diapositives, chacune d'entre elles étant diffusée pendant 20 secondes, pour un total de 6 minutes et 40 secondes de temps de parole qu'il est impossible de dépasser. *« Ce n'était pas ennuyeux,* affirme l'étudiant au DESS en design de jeux Hugo Stindel, à la suite des six présentations qui se sont succédé. *On restait attentif durant toute la présentation, car c'était en perpétuelle animation. »*

D'après ses participants, cette technique nouvelle semble séduire les spectateurs. *« Sur les trois fois où j'ai eu l'occasion d'employer cette méthode, mon public a vraiment adoré »,* se réjouit la professeure de bioéthique participante Vardit Ravitsky.

Un défi inattendu

Si l'on se fie aux témoignages émanant du public comme du groupe des présentateurs, l'événement a été autant apprécié des étudiants que redouté des communicants. *« Malgré mon expertise et ma facilité à communiquer, j'étais extrêmement surprise de découvrir la difficulté que réserve cet exercice,* concède Mme Ravitsky. *La première version de mon texte préparé était même quatre fois trop longue ! »*

Simple en apparence, la méthode du *Pecha Kucha* nécessite une préparation considérable, comme le révèle le chercheur en astrophysique Robert Lamontagne. *« Il est en fait beaucoup plus éprouvant et compliqué de synthétiser ses idées en moins de sept minutes que de les dérouler dans un cours de trois heures »,* illustre-t-il, avouant avoir été assez nerveux lors de sa participation à la joute.

> *« Le* Pecha Kucha *se concentre sur des images évocatrices plus que sur des mots à retenir. »*
>
> **Bruno Poelluber**
> Professeur à la Faculté des sciences de l'éducation de l'UdeM

Il explique qu'en plus de proposer un format d'enseignement différent, le *Pecha Kucha* exige une certaine performance pour être réussi. *« Il faut parvenir à arrimer le discours aux images,* confie-t-il encore. *Le fait de ne pas avoir le contrôle sur leur défilement rapide augmente vraiment le stress de l'orateur. »*

Un potentiel à explorer

Le *Pecha Kucha,* « conversation » en français, est originaire de Tokyo et se développe depuis 2003*. Pour le professeur à la Faculté des sciences de l'éducation de l'UdeM Bruno Poellhuber, la technique ne s'est pas véritablement implantée dans le corps universitaire, demeurant nettement plus visible dans les congrès que dans les salles de cours. Selon lui, cette méthode pourrait trouver sa place parmi d'autres, mais ses vertus pédagogiques doivent être ciblées. *« Ce n'est ni une révolution ni une panacée, car cela n'est pas adapté à tous les types de présentation »,* précise-t-il.

Il affirme aussi que la spécificité du format laisse néanmoins envisager un usage très pertinent pour les présentations des étudiants eux-mêmes. *« Les utilisateurs de PowerPoint ont souvent tendance à surcharger textuellement leur présentation, alors que le* Pecha Kucha *renverse la perspective en se concentrant sur des images évocatrices plus que sur des mots à retenir »,* nuance-t-il. Il ajoute que la méthode constituerait alors une option intéressante qui forcerait les étudiants à synthétiser intelligemment leurs travaux, pour en cerner les points essentiels et les communiquer efficacement.

Du côté des professeurs, M. Poellhuber et Mme Ravitsky pensent tous deux que le recours à un *Pecha Kucha* comme entrée en matière pour lancer le début d'un cours permettrait de faciliter par la suite les temps d'échange entre l'enseignant et ses étudiants. *« On pourrait commencer par deux* Pecha Kucha *pour traiter un thème dans une période de 50 minutes,* propose M. Poellhuber. *Cela laisserait alors beaucoup plus de place pour enchaîner avec les discussions. »* Il rajoute que de cette démarche pourrait même découler un sous-produit intéressant : l'enregistrement vidéo de ces narrations de moins de sept minutes.

* D'après pechakucha.org

CULTIVER LES LIENS

Avec l'initiative étudiante Mitig — Semaine autochtone, l'UdeM a célébré les liens culturels entre autochtones et allochtones*. L'objectif est de sensibiliser la communauté aux enjeux des Premières Nations, et de rapprocher les étudiants avec des évènements où l'art et la culture ont eu une mission fédératrice.

PAR EMMA GUERRERO DUFOUR

La 4e édition de la semaine de sensibilisation aux cultures autochtones avait pour thème « Mantowerimitisowin » (l'augmentation de notre pouvoir d'agir, en attikamek).

Photo : Alpha Coulibaly

« *Il faut s'intéresser à l'histoire pour comprendre les revendications et l'art »,* soutient la professeure d'anthropologie et directrice de programme en études autochtones Marie-Pierre Bousquet. D'après elle, les manifestations culturelles autochtones reflètent souvent les enjeux sociaux et les luttes politiques. *« On peut difficilement s'intéresser aux autochtones sans s'intéresser à leurs revendications. »*

Pour la coordonnatrice de camp de jour, Alicia Ibarra-Lemay, il est primordial de s'intéresser au préalable à la culture autochtone si l'on souhaite apprendre à la connaître et éviter les faux pas. *« Il faut s'informer et ne pas s'attendre à ce que toutes les questions trouvent une réponse instantanément, avant de prendre part à des activités culturelles,* affirme-t-elle. *Il ne faut surtout pas s'en remettre à une seule personne autochtone en lui demandant d'être le représentant de tous les autochtones. »*

Pour elle, il faut être patient et ouvert d'esprit pour que l'échange culturel soit opportun. *« La meilleure façon, c'est de réaliser quelle est notre place et qui on est »*, précise l'organisatrice de Mitig. Selon elle, cela permettrait d'établir des relations plus horizontales entre autochtones et allochtones, et d'ainsi favoriser les rapprochements, que ce soit dans des contextes artistiques ou autres.

Partager des valeurs

L'organisatrice de la semaine Mitig Daphné Cardinal explique que plusieurs manifestations culturelles comportent une dimension spirituelle. *« Une danseuse de châle, par exemple, ne fait pas juste danser,* précise l'étudiante. *Elle danse pour porter une histoire et des valeurs qui s'y rattachent. »* Elle estime qu'assister à des danses peut permettre de créer des ponts, mais qu'il faut toutefois chercher à en comprendre la portée.

Les pow-wow peuvent représenter une belle occasion de s'intéresser aux cultures des Premières Nations. L'environnement artistique et le contexte convivial semblent ainsi propices aux rapprochements. *« Un pow-wow, à la base, c'est ouvert à tous,* détaille-t-elle. *C'est un spectacle pour montrer ta culture et toute la fierté derrière. »*

Les risques de l'appropriation

Pour l'étudiante, bien que de tels évènements puissent favoriser les rapprochements, il faut se montrer prudent. *« La ligne est fine entre l'intérêt et l'appropriation culturelle,* prévient Daphné. *Il faut faire très attention avec ça. »*

La frontière semble peu évidente et le concept dur à définir pour Mme Bousquet. *« Je consacre trois heures en classe avec mes étudiants à essayer de définir ce qu'est l'appropriation culturelle,* témoigne la professeure. *Il n'y a pas de bonne ni de mauvaise réponse, cela varie de cas en cas. »*

À titre d'exemple, si l'art est un bon prétexte pour s'intéresser à l'autre, pour Mme Ibarra-Lemay il faut demeurer vigilant quant aux risques de l'appropriation. *« Tu ne peux pas assister à un pow-wow et décider d'en recréer un dans ta cour arrière »,* explique-t-elle.

Selon Daphné, pour chaque communauté, voire chaque individu, les standards semblent différents. *« À travers les Premières Nations du Québec, il y a des variantes »,* explique l'étudiante. Elle conclut en expliquant être dérangée par une personne non autochtone qui porterait un perlage.

La culture au numérique

Pour Mme Bousquet, l'intérêt envers les autochtones est grandissant chez les jeunes allochtones. *« Les jeunes de la nouvelle génération ont davantage eu accès à de l'information sur les Premières Nations,* affirme la professeure d'anthropologie. *Ils s'y intéressent plus que les générations précédentes. »*

À l'ère des plateformes numériques, l'art et la culture autochtone se partagent plus facilement, souligne Daphné Cardinal. *« Il y a une grosse émergence grâce aux réseaux* sociaux *»,* soutient-elle. Elle estime que les cultures autochtones bénéficieront à l'avenir d'une visibilité accrue grâce à ces nouveaux paramètres.

* Se dit d'une personne qui n'est pas née dans le pays qu'elle habite. S'oppose à autochtone. (Office québécois de la langue française)

QU'EST-CE QU'UN **POW-WOW** ?

Il s'agit d'un rassemblement internation où musiciens, danseurs et danseuses vêtus de leurs *regalias*, habits traditionnels, et familles se retrouvent afin de célébrer les différentes cultures autochtones. Des cérémonies du genre ont lieu partout en Amérique du Nord, le plus populaire au Québec étant le Pow-wow traditionnel de Wemotaci, de la nation atikamekw. Cet évènement se veut rassembleur et les allochtones y sont les bienvenus. Au-delà de son caractère rituel, un pow-wow est un espace convivial de rencontres et d'échange*.

*Thèse *Jeunesse musique et rituels chez les Atikamekw,* Laurent Jérôme, 2010.

LE GENRE À LA MODE

D'après les représentants de Ciné-Campus, le cinéma de genre connaît un essor important ces dernières années. Cette tendance s'illustre par de nombreux évènements spécialisés comme le Festival international du film black de Montréal. Tour d'horizon des raisons qui rendent le cinéma de genre attractif.

PAR INÈS CAVALLER

Spike Lee est venu présenter son nouveau film *BlacKkKlansman,* récompensé du Grand Prix du Festival de Cannes.

Photo : Alpha Coulibaly

La coordonatrice du Ciné-Campus de l'UdeM, Amélie Michaud, reconnaît l'intérêt des étudiants pour le cinéma de genre. *« On a la chance d'avoir un public qui aime bien ce type de cinéma,* annonce-t-elle*. Des films comme* Les affamés *de Robin Aubert,* Turbo Kid *ou* Summer of 84 *intéressent les étudiants. »*

Quand elle tente d'expliquer ce goût du public étudiant pour les films western, d'horreur ou encore de zombies, elle en vient à la question de la nouveauté. *« Je pense que les films de genre se permettent une liberté qui plaît à notre public,* indique-t-elle. *Ils offrent un traitement de l'image ou du propos qui détonne et qui apporte de la fraîcheur au cinéma. »*

Cette idée de nouveauté, qui attire la communauté étudiante, revient également dans les propos de l'ancien étudiant en études cinématographiques, Amir Belkaim. *« Je pense que le cinéma de genre est ludique*, commence-t-il*. Ce cinéma permet aux spectateurs de sortir de leur quotidien pour aller dans des univers extraordinaires. Le genre propose une aventure, quelque chose d'un peu plus unique que la banalité du quotidien. »*

Pour Mme Michaud, c'est ce type de cinéma qui lance les nouvelles modes cinématographiques. « *Il peut aller plus loin, proposer une esthétique différente, des cadrages audacieux »,* note-t-elle.

Pour le producteur de MRGenre Production et ancien étudiant de l'UdeM, Mathieu R. Grenier, c'est avant tout le contexte qui crée la mode. Pour lui, le cinéma de genre devient un lieu d'expression des craintes. *« À mon avis, le cinéma permet de refléter les angoisses d'une société et reflète à son tour la société »,* avance-t-il*.*

Le Québec à la traîne

Malgré la multiplication des films de genre, Amir estime que le monde francophone peine à produire ses propres films. *« Au Québec, depuis les années 1940, nous avons produit approximativement 105 films de genre (horreur, fantastique, science-fiction et action)»,* annonce-t-il. Il regrette que seulement une centaine de productions aient été réalisées en 75 ans.

LE FESTIVAL **BLACK**

La 14e édition du Festival International du Film Black de Montréal (FIFBM) s'est tenue du 25 au 30 septembre et a célébré le cinéma noir indépendant.

L'affiche de cette année a annoncé 72 films provenant de 25 pays. Le Festival a également accueilli Spike Lee pour une conférence sur son parcours en tant que réalisateur.

La chargée des relations médias Véronique Fecteau revient sur les intentions du FIFBM. *« Son objectif est de donner une voix et une vitrine à des artistes qui, autrement, ne sont ni vus ni entendus,* explique-t-elle. *C'est aussi de bâtir des ponts à travers les arts en diversifiant l'offre cinématographique sur le territoire québécois. »* Plus de 1 500 films ont ainsi été diffusés depuis les débuts du Festival en 2005, annonce Mme Fecteau. Son bilinguisme (anglais et français) et sa géolocalisation en font le plus important festival de ce genre au monde*.

Bien qu'apolitique, le FIFBM offre, d'après la chargée des relations médias, une opportunité pour les participants de s'exprimer. *« Il donne la parole aux cinéastes indépendants qui sont souvent engagés et militent pour l'inclusion, la diversité, l'équité et la justice »,* note-t-elle.

Le Festival propose également une programmation jeunesse de films d'animation, annonce-t-elle. Cet évènement, créé par la Fondation Fabienne Colas et spécialisé à l'origine dans le cinéma haïtien, devient le FIFBM en 2010. En 14 ans, il a reçu une couverture médiatique internationale et accueilli plusieurs célébrités telles que Harry Belafonte, Danny Glover, Souleyman Cissé ou encore Martin Luther King III.

*Site officiel du FIFBM

TROIS SORTIES GRATUITES

PAR ROMEO MOCAFICO

LUMIÈRE SUR LA MATÉRIALITÉ

L'exposition *Lueurs et trajectoires* est présentée jusqu'au 14 octobre à la Maison de la culture Frontenac. Les architectures légères de l'artiste Élisabeth Picard engagent des réflexions sur la lumière et la matérialité.

« Je m'intéresse au rendu que le virtuel peut avoir, annonce l'artiste. *Pour moi le matériel peut être une manière de traduire autre chose. »* Par des représentations figuratives ou des interprétations plus abstraites, Élisabeth Picard invite à repenser la matière.

« Je me suis principalement demandé comment intégrer la lumière pour qu'on oublie que c'est quelque chose d'à part, affirme l'artiste. *Dans mes œuvres, la lumière devient le matériau. »* L'exposition présentera ainsi des sculptures et des installations aux compositions complexes.

Photo : Élisabeth Picard

Lueurs et trajectoires

Du 6 septembre au 14 octobre

Maison de la culture Frontenac

Photo : José Luis Torres

CASSER LES CODES

La Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord accueille jusqu'au 14 octobre l'exposition *Tangible*, un projet qui renverse les idées reçues.

« Ma démarche est basée sur l'utilisation d'objets quotidiens et codifiés que je vais détourner, détaille l'artiste José Luis Torres. *Je les mets dans différentes situations pour aborder plusieurs sujets. »* Le spectateur va retrouver des choses reconnaissables et familières qui vont perdre leur finalité utilitaire, précise-t-il.

L'artiste explique vouloir les détourner pour aborder plusieurs thématiques. *« On parle de diversité, de codification, de dialogue, de conflit, et toujours avec des objets mis en situation »,* détaille-t-il. Le but du sculpteur est d'offrir à ceux-ci une autre matérialité.

Tangible

Du 6 septembre au 14 octobre

Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord

Photo : Khadija Baker

EXPOSER L'EXIL

Du 13 septembre au 13 octobre, le Montréal, arts interculturels (MAI) présente *Birds Crossing Borders*, une installation audiovisuelle retraçant des parcours de réfugiés.

« Cela fait de très nombreuses années que nous collaborons avec Khadija Baker, déclare le directeur général et directeur artistique du MAI, Michael Toppings. *Ses œuvres reflètent son vécu. Son travail est souvent centré sur l'immigration, le déplacement et les guerres. »*

L'artiste d'origine syrio-kurde décrit en audio et vidéo les complexités culturelles et le quotidien des personnes en situation d'exil. Un projet dont l'ambition rejoint les dimensions pluridisciplinaires et pluriculturelles du MAI, selon le directeur de la galerie.

Birds Crossing Borders

Du 13 septembre au 13 octobre | Montréal, arts interculturels

Quartier L!bre
vous convie à son
assemblée générale annuelle.

AG

PIZZA

Le jeudi 18 octobre, 11h45
Pavillon 3200, rue Jean-Brillant
Local B-3245
PIZZA GRATUITE POUR TOUS

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

Cognac & Stratégie

MARDI 9 OCTOBRE | 17 H

AGORA DU PAVILLON PARC (5E ÉTAGE)

Bouchées gratuites* et animation offerte par le Randolph Pub Ludique pour les étudiants et les étudiantes des cycles supérieurs

Cognac (bien sûr !), bière, vin et autres boissons non-alcoolisées seront servis sur place

*Sur présentation de leur carte étudiante.

5 $ pour les étudiants et les étudiantes de premier cycle

#jaimecs

FAECUM.QC.CA

FAÉCUM